à l'axe de la roulette, qui montait et redescendait avec un mouvement que la main déterminait avec plus ou moins d'adresse. Les Parisiens chantaient :

Quelqu'un qui dit s'y bien connaître
L'appelle *jeu des émigrants*,
Et sur ce nom chacun s'accorde :
L'on y trouve à la fois et la roue et la corde!

Dans le *Mariage de Figaro*, Figaro entrait en scène roulant une *émigrette*, et Beaumarchais envoyait à la *Chronique de Paris*, en janvier 1792, un petit à-propos sur la manie du jour, qu'il venait d'intercaler dans sa comédie, et qui ne serait plus compris aujourd'hui du public :

BRID'OISON, *à Figaro.*
On...on dit que tu fais ici des tiennes.

FIGARO.
Monsieur est bien bon! Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON.
On n'est pas plu...us idiot que ça.

FIGARO, *riant.*
Idiot, moi? Je fais très-bien monter et descendre... (*Il roule.*)

BRID'OISON, *étonné.*
A...à quoi c'est-il bon, l'*émigrette?*

BARTHOLO, *brusquement.*
C'est un noble jeu, qui dispense de la fatigue de penser.

BRID'OISON.
Ba...ah! Moi, c'te fatigue-là ne...e me fatigue pas du tout.

FIGARO, *riant.*
Jeu favori d'un peuple libre, qu'il mêle à tout avec succès!

BARTHOLO, *brusquement.*
Emigrette et constitution, le beau mélange qu'ils font là!

ÉMILAND (SAINT-), village et commune de France (Saône-et-Loire), cant. de Conches, arrond. et à 16 kilom. d'Autun, situé sur un plateau que traverse l'ancienne voie romaine d'Autun à Châlons; 929 hab. Il occupe, dit-on, l'emplacement où Julius Sacrovir, chef des Eduens, livra une bataille aux légions romaines, l'an 21 après J.-C. Les ruines importantes d'une *villa* romaine ont été découvertes en 1854, au N. du village, dans le bois de Pierre-Luzière.

ÉMILE (saint), martyr, mis à mort en Afrique en 205. Il fut arrêté, sous le règne de Sévère, avec saint Caste, et tous deux sacrifièrent aux idoles pour échapper à la mort. Mais bientôt ils se repentirent de leur faiblesse, et subirent le supplice du feu. La fête de saint Emile est fixée au 22 mai.

ÉMILE ou **ÉMILIEN** (saint), martyr, mis à mort en 484. Il était médecin, et exerçait son art à Péradame, dans la Byzacène, lorsque, arrêté par ordre d'Huneric, roi des Vandales, il subit courageusement le martyre, avec ses cousines Denyse et Dative, et son oncle saint Majoric. On célèbre sa fête le 6 décembre.

ÉMILE (Maximilien - Léopold - Auguste - Charles), prince de Hesse, né en 1790 à Darmstadt, mort en 1856. Frère du grand-duc de Hesse Louis II, mort en 1848, il entra de bonne heure dans l'armée, prit part à la plupart des campagnes de Napoléon, et, par la valeur qu'il déploya pendant celle de 1812, s'attira les bonnes grâces de l'empereur des Français. Fait prisonnier par les alliés après la bataille de Leipzig, il abandonna la cause impériale, et fit, comme général en chef des troupes de la Hesse-Darmstadt, les campagnes de 1814 et de 1815 contre les Français, sans cependant se faire particulièrement remarquer. Après la paix, il attira l'attention générale par l'attitude qu'il prit et l'activité qu'il déploya relativement aux affaires politiques du duché. Il eut une part importante à l'élaboration de la nouvelle Constitution hessoise, et jouit d'une grande influence pendant les règnes de son père et de son frère. Dans sa carrière parlementaire, où il fit preuve d'un talent politique, d'une éloquence et d'une expérience des plus rares, il se laissa aller parfois à des motions qui témoignaient d'une sympathie secrète pour les idées progressives de l'époque; mais il ne s'en montra pas moins, dans toutes les questions d'une certaine importance, le partisan déclaré du gouvernement monarchique militaire, et devint l'organe avoué du parti aristocratique, qui tenait alors le gouvernail de l'État. Il demeura fidèle à cette direction politique, même en face des agitations politiques de 1848; bien plus, il se prononça dans le même sens au sein de la première Chambre, dont il était devenu président en 1832. Ces tendances décidèrent le gouvernement autrichien à l'appeler, en 1849, au commandement d'un des corps de l'armée qui devait comprimer les soulèvements de l'Allemagne méridionale. C'est au prince Emile qu'il faut surtout attribuer la volte-face qui s'opéra peu après dans la politique extérieure de la Hesse, et, depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne cessa de prendre une part active à tous les actes du gouvernement. Il ne s'était pas marié, et mourut sans enfants à Bade.

ÉMILE (PAUL-), consul romain. V. PAUL-ÉMILE.

Émile ou De l'éducation, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève. (Amsterdam, 1762, 4 vol. in-12.) Cet ouvrage est considéré comme le meilleur des écrits de Rousseau et un des plus beaux livres qu'on ait jamais écrits sur l'*éducation*. Il y en eut deux éditions la même année : la première, in-12 avec des figures, dont le titre précède, et qui est devenue rare; puis une seconde, en 4 vol. in-8º, publiée également par Néaulme, à Amsterdam, à ce que dit le titre, car le livre fut réellement imprimé à Paris. L'*Emile* est divisé en six livres, et précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur indique la circonstance qui lui a fait écrire ce livre et le but qu'il se propose. « Ce recueil de réflexions et d'observations sans ordre et presque sans suite fut composé, dit-il, pour complaire à une bonne mère qui sait penser. (Rousseau, dans ses *Confessions*, a oublié de nous apprendre quelle est cette mère, qui a bien l'air d'être un prétexte.) Je n'avais d'abord projeté qu'un mémoire de quelques pages; mon sujet m'entraînant malgré moi, ce mémoire devint insensiblement une espèce d'ouvrage, trop gros sans doute pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite... Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise : mille autres l'ont dit avant moi, et je n'aime point à remplir un livre de ce que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que, depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. »

La sienne n'était pas faite pour rallier l'opinion et pouvoir être adoptée pour l'éducation du plus grand nombre; mais elle renferme des idées tellement différentes de celles qui avaient cours au XVIIIe siècle, que, sans avoir renouvelé la méthode employée généralement, Rousseau n'en a pas moins exercé une influence considérable sur l'esprit de son temps et provoqué des réformes qui depuis ont porté leur fruit.

Le premier soin de Rousseau, dans l'*Emile*, est de renier la société et de vouloir former son élève suivant des principes tout à fait différents de ceux qui avaient été adoptés jusqu'alors. « Tout est bien, dit-il, en sortant des mains de la nature, et dégénère entre les mains de l'homme. »

Rousseau ne conteste d'aucune manière l'importance extrême de l'éducation sur les mœurs et les idées qui président à la vie humaine; c'est précisément pour cela que le sujet lui paraît grave et qu'il a entrepris d'attirer l'attention publique de ce côté. Il constate que l'éducation a trois sources : la nature, les hommes et les choses. Un homme complet doit avoir reçu ces trois éducations. Malheureusement, la civilisation, dans l'état actuel, ne les procure qu'imparfaitement; elle en donne une autre qui a, certes, des avantages et dont il importe de tenir compte. Mais Rousseau se demande s'il fera de son élève un homme du monde ou un homme de la nature. Son parti est pris d'avance; avec les principes qu'on lui connaît, il repousse le monde et la société pour une foule de raisons qu'il serait trop long d'énumérer. Il élèvera donc Emile de manière à en faire un homme conforme aux enseignements de la nature. La première chose à faire, suivant lui, est de l'empêcher de recevoir une éducation quelconque. L'objet de la société est de tuer la nature au profit d'elle-même, et elle viole le droit naturel d'une façon outragante. « L'homme naturel est tout pour lui; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'était ni Caïus ni Lucius : c'était un Romain; même il aimait la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendait Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres; en sa qualité d'étranger, il refusait de siéger au sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. »

Ce n'est pas l'idéal de Rousseau dans l'*Emile*, et cependant c'est l'idéal du *Contrat social*, dont on a dit justement que l'auteur y organisait la tyrannie de tous contre chacun. Il ne faut pas demander à Rousseau d'être toujours conséquent avec lui-même; il suffit de reconnaître que dans l'*Emile* il n'a pas la même théorie que dans le *Contrat social*, et il importe de l'en féliciter. Ici, en effet, il entend faire de l'homme le maître de lui-même et non un moellon dans un édifice qui s'appelle la société; il dit avec raison : « Pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement et le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un et l'autre. »

Emile deviendra donc un homme, c'est-à-dire un jeune homme qui ne sera pas élevé pour jouer un rôle dans la société. L'éducation que Rousseau imagine pour lui est l'éducation domestique; elle n'est guère pratique, car il faut à Emile un précepteur qui ne s'occupe que de lui, et, dans n'importe quel état social, tous les citoyens ne peuvent trouver un précepteur à chacun de leurs enfants. Il est donc nécessaire, dès le début, de prendre le traité de Rousseau pour une utopie, et il ne le donne pas en réalité pour autre chose; c'est simplement un idéal, dont il faut chercher à approcher le plus qu'on pourra.

Ces notions préliminaires posées, Rousseau entre réellement en matière. Il prend Emile au sortir du sein de sa mère, et il saisit l'occasion de lancer à ses contemporains cette apostrophe célèbre : « A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, et à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens : on l'emmaillotte, on le couche la tête pressée et les jambes allongées, les bras pendants à côté du corps; il est entouré de linges et de bandelettes de toute espèce qui ne lui permettent pas de changer de situation; heureux si on ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer et si on a eu la précaution de le coucher sur le côté... Il était moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios qu'il ne l'est dans ses langes; je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître. »

Cette violente invective porta ses fruits et ne fut pas un médiocre événement dans les familles. Rousseau s'élève avec la même énergie contre les mères qui n'allaitent pas elles-mêmes leurs enfants, et c'était le cas de tous les gens opulents au XVIIIe siècle, dans la bourgeoisie comme dans la noblesse. Les raisons alléguées par l'auteur pour que les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants sont de la plus grave importance : d'abord, la mère manque à son devoir et le laisse remplir à une femme mercenaire, qui n'a aucun intérêt à donner des soins empressés à l'enfant : « Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté; mais, quand il est bien lié, on le jette dans un coin, sans s'embarrasser de ses cris. » Et puis ces douces mères ne savent pas quel traitement reçoit leur enfant à la campagne : « Au moindre tracas qui survient, on le suspend à un clou comme un paquet de hardes, et tandis que, sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. »

Il y a certes bien autre chose : « Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfants, les femmes cessent d'en vouloir faire. » Les inconvénients moraux de l'allaitement des enfants par des nourrices mercenaires ne sont pas moindres que les inconvénients physiques : l'enfant s'attache à sa nourrice plus qu'à sa mère. Rousseau pourrait ajouter des détails physiologiques auxquels il n'a point songé : un enfant nourri du lait d'autrui suce les instincts d'autrui; il change physiologiquement de famille. Et puis il y a encore l'hygiène, dont on ne se préoccupe pas assez. Sait-on à qui on confie son enfant? en d'autres termes, si la nourrice est saine par conduite ou par *tempérament?* Cette partie de l'*Emile* est un véritable chef-d'œuvre et vaut à elle seule de gros volumes sur la matière.

Arrivé au moment de retirer l'enfant d'entre les mains des femmes, Rousseau se demande quelles sont les qualités d'un bon gouverneur, car, suivant les préjugés de son temps, et comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, il s'occupe de l'éducation des enfants de l'aristocratie et point des enfants du peuple, qui, du reste, n'était pas destiné à lire son livre. La première qualité qu'il exige du gouverneur d'Émile est de n'être pas un homme à vendre : « Il y a des métiers si nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire. »

Le gouverneur choisi, voyons ce qu'il va faire d'Emile. D'abord, Emile n'est pas un prodige, mais un enfant vulgaire. Rousseau fait remarquer avec à-propos que le génie se fait tout seul et n'a pas besoin d'éducation : c'est un don de Dieu qu'on ne crée pas à volonté. Emile sera aussi un enfant pris dans un climat tempéré. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours. L'homme des climats tempérés supporte facilement l'extrême froid et l'extrême chaleur, tandis qu'un homme de la zone torride ne supporterait pas l'extrême froid, et, réciproquement, un homme de la Laponie s'acclimaterait difficilement dans le Sénégal. Emile, d'autre part, sera riche; le motif que Rousseau en donne est curieux : « Le pauvre, dit-il, n'a pas besoin d'éducation; celle de son état est forcée, il n'en saurait avoir d'autre; au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins et pour lui-même et pour la société. D'ailleurs, l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines; or il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre, car, à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. » Rousseau veut aussi qu'Emile ait de la naissance, mais il le fait orphelin. Son éducation commence par l'éducation des sens, dont son précepteur fait un très-grand cas. Il le fait vivre à la campagne; il veut que sa vie ne soit qu'une succession de jeux et de plaisirs. La joie est, suivant lui, le meilleur viatique de l'enfance. Son objet est de faire naître des passions chez son élève; il importe autant de ne pas les éteindre que de les empêcher de se développer outre mesure. Et puis, ce qui fait la misère c'est moins la privation que des besoins artificiels; or, ces besoins sont l'œuvre de l'imagination, Rousseau devrait dire de l'habitude. Il faut donc mettre ordre aux fantaisies de l'imagination. Cependant, s'il est nécessaire d'élever l'enfance dans le sentiment de sa faiblesse, il ne l'est pas moins de la soustraire au respect de l'obéissance; elle ne doit dépendre que des choses et point des hommes. Rousseau, qui avait lu et médité, avant d'écrire l'*Emile*, le *Traité sur l'éducation*, de Locke, traité auquel il emprunte souvent, blâme Locke de vouloir raisonner avec l'enfance. On ne raisonne, dit-il, qu'avec la force, et l'enfance est faible; et puis, il n'est pas besoin de la contraindre : au contraire. « Posons, dit Rousseau, pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire par où et comment il est entré. » Ceci est de l'exagération. Rousseau nie indirectement l'influence du tempérament, c'est-à-dire la force de l'hérédité; or il est constant qu'on hérite de bons et de mauvais instincts comme on hérite d'une maladie physique, de la goutte, par exemple, ou d'une constitution scrofuleuse.

L'auteur part du principe que nos premiers instincts sont naturellement droits, pour ne donner d'abord à Emile qu'une éducation purement négative. « L'éducation de l'enfance, dit-il, ne consiste point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur. » Il se contente d'inculquer à son élève quelques notions claires sur les objets qui lui tombent directement sous les sens. Cette préoccupation l'engage à éloigner systématiquement Emile de toutes les occasions capables de solliciter en lui la curiosité. C'est une véritable utopie.

La première vérité morale que Rousseau consente à expliquer à Emile est le sentiment de la propriété; la moralité en dépend, au sentiment de son maître, sentiment contestable. « J'augmente, continue-t-il, la joie d'Emile en lui disant : Cela vous *appartient;* et, lui expliquant alors ce terme d'*appartenir*, je lui fais sentir qu'il a mis là son temps, son travail, sa peine, *sa personne*, enfin; qu'il y a dans cette terre quelque chose de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce soit, comme il pourrait retirer son bras de la main d'un autre homme qui voudrait le retenir malgré lui. » Une conversation entre J.-J. Rousseau et le jardinier Robert, tenue en présence d'Emile, achève d'initier celui-ci au sentiment de la propriété et de lui faire croire à l'existence d'un droit antérieur, fondé sur le travail : « Le respect des obligations est un principe naturel. » C'est là le droit tout entier, et par là Rousseau se sépare de l'école philosophique de son temps, qui procède du sensualisme au même titre que le communisme, le socialisme et toutes les doctrines humanitaires fondées sur un autre principe que celui de la volonté, dont le droit positif procède.

Trois mobiles doivent, suivant Rousseau, diriger l'éducation : d'abord, le principe de la dépendance; l'homme au sein de la nature n'a pas le pouvoir de faire ce qu'il veut; puis le principe de l'utile, qui a deux éléments, l'utilité personnelle et l'utilité sociale; enfin, le principe du juste, que l'auteur croit identique avec le principe de ce qui est convenable. On ramènerait facilement ces trois principes à ceux que formule Cicéron dans le *Traité des devoirs* (*De officiis*). Rousseau consacre l'enfance d'Emile à lui faire sentir sa dépendance des choses; à l'âge de douze à treize ans, il croit bon de lui parler de l'utile; il réserve le sentiment du bien, qui coïncide avec celui du juste, pour un âge plus avancé.

Tout ce que le précepteur dit de l'utile à son élève a pour objet d'amener cette question sur les lèvres de celui-ci : « A quoi cela sert-il? » En somme, il s'ingénie à faire naître dans Emile la curiosité. Mais si l'enfance n'avait que la curiosité pour mobile dans ses études, elle n'apprendrait pas grand'chose. Les études d'Emile se bornent, du reste, pour le moment à la géographie et à la géométrie. C'est une mauvaise méthode; il est probable que si Rousseau l'a adoptée, c'est uniquement parce qu'il voulait éviter les errements en vogue. De fait, l'étude des langues, telle qu'elle avait lieu au XVIIIe siècle et qu'elle a été enseignée depuis, est bien plus féconde au double point de vue intellectuel et moral; mais l'exclusion de Rousseau tient aussi à ce que l'étude des langues se résume, en définitive, dans l'étude des idées historiques de l'homme, et le précepteur d'Emile réservait cet objet pour plus tard. Il s'agit des idées et point des langues, que Rousseau néglige de propos délibéré; il ne les avait pas suffisamment étudiées lui-même et ne se doutait pas de leur utilité dans l'éducation.

Rousseau peint avec les couleurs les plus vives la naissance de l'âge viril et des passions dans Emile; il choisit aussi ce moment pour l'initier aux grands problèmes que se pose la raison par rapport à l'univers et à elle-même; c'est l'objet de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il n'y a là de nouveau que le style; les idées sont puisées dans Descartes et dans Platon. D'ailleurs, l'auteur n'est pas métaphysicien; il n'entend être, et il n'est, en réalité, que moraliste; et s'il consent à mettre un pied dans la métaphysique, ce n'est que pour un moment et dans un but moral : il s'agit seulement des croyances d'Emile. D'ailleurs, le XVIIIe siècle était hostile à la métaphysique; sa légèreté s'accommodait mal des idées que les sens ne donnent point, et Rousseau eût risqué d'échouer en appuyant trop sur cette question. Quoi qu'il en soit, il croit en Dieu et en l'éternité de la matière, comme il devait dire bientôt dans sa *Lettre à M. de Beaumont :* « On ne conçoit guère une chose qui agit, sans en supposer une autre sur laquelle elle agit. De plus, il est certain que nous avons l'idée de deux substances distinctes : l'esprit et la matière, ce qui pense et ce qui est étendu; et ces deux idées se conçoivent très-bien l'une sans l'autre. » On le voit, il est dualiste, comme les religions et comme les philosophes d'accord avec la réalité : « La coexistence des deux principes semble expliquer mieux la constitution de l'univers et lever des difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle, comme, entre autres, celle de l'origine du mal... L'idée de création, l'idée sous laquelle on conçoit que, par un simple acte de volonté, rien devient quelque chose, est, de toutes les idées qui ne sont pas clairement contradictoires, la moins compréhensible à l'esprit humain. »

Cela n'est que de la spéculation, à peu près indifférente, au surplus; le tout, pour l'homme, est de s'enquérir de lui-même et du rôle de l'humanité dans l'économie de l'univers. Rousseau constate que l'homme, dans la sphère restreinte de son action, est vraiment le roi des êtres qui l'entourent immédiatement. La liberté et l'intelligence sont, d'après lui, les deux instruments principaux de la supériorité de l'homme : « Par ma volonté, dit-il, et par les instruments qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter, ou pour me dérober, comme il me plaît, à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi, malgré moi, par la seule impulsion physique; et pour mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout... Qu'on me montre un autre animal, sur la terre, qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! »

Il prend occasion de cela pour apostropher Helvétius d'une manière violente : « Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles (aux bêtes), ou plutôt tu veux en vain t'avilir! Ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Rousseau avait pris l'inoffensif Helvétius pour point de mire. Il personnifiait en lui la philosophie et lui prêtait sous la figure d'Helvétius les excentricités les plus amusantes. Helvétius ne savait comment se garer de lui. Après la publication du *Livre de l'esprit*, Rousseau se disposait à le prendre corps à corps; mais Helvétius, incapable de se défendre lui-même, eut l'art d'intéresser en sa faveur la Sorbonne et le Parlement, qu'on ne s'attendait guère à voir partisan d'Helvétius.

Dans la seconde partie du *Vicaire savoyard*, Rousseau traite de la révélation. Malgré les objections accumulées contre certains dogmes, la théorie des miracles par exemple, qui n'est, du reste, qu'un des minces côtés du christianisme, jamais l'Evangile ne fut mieux défendu. Le travail de l'auteur est surtout dirigé contre les encyclopédistes. « La *Profession de foi du vicaire savoyard*, dit-il dans sa *Lettre à M. de Beaumont*, est composée de deux parties. La première, qui est la plus grande, la plus importante, la plus remplie de vérités frappantes et neuves, est destinée à combattre le moderne matérialisme, à établir l'existence de Dieu et la religion naturelle avec toute la force dont l'auteur est capable... La seconde, beaucoup plus courte, moins régulière, moins approfondie, propose des doutes et des difficultés sur les révélations en général, donnant pourtant à la nôtre sa véritable certitude dans la pureté, la sainteté de sa doctrine et dans la sublimité toute divine de celui qui en fut l'auteur. L'objet de cette seconde partie est de rendre chacun plus réservé dans sa religion à taxer les autres de mauvaise foi dans la leur, et de montrer que les preuves de chacune ne sont pas tellement démonstratives à tous les yeux, qu'il faille traiter en coupables ceux qui n'y voient pas la même clarté que nous... La première partie, qui contient ce qui est vraiment essentiel à la religion, est décisive et dogmatique. L'auteur ne balance pas, n'hésite pas. Sa conscience et sa raison le déterminent d'une manière invincible. Il croit, il affirme, il est fortement persuadé... Il propose dans l'autre ses objections, ses difficultés, ses doutes. Il propose aussi ses fortes et grandes raisons de croire; et de toutes ces discussions résulte la certitude des dogmes essentiels, et un scepticisme respectueux sur les autres. »

Indépendamment des études littéraires et de celle du monde, Rousseau, dans la dernière partie de l'*Emile*, traite une question importante pour son élève. Cette question est le choix d'une compagne. Tout le cinquième livre de l'*Emile*, qui en contient six, est consacré à l'éducation de cette compagne. C'est une nouvelle théorie d'éducation. Rousseau reconnaît que celle de la femme ne doit pas être la même que celle de l'homme; car la femme n'a le même rôle ni dans la famille ni dans la société. L'auteur avait déjà traité le même sujet dans la *Nouvelle Héloïse*, mais à un autre point de vue. Il étudie mieux les *instincts* de la femme que ses *sentiments*. Il est nécessaire de le répéter ici : Rousseau avait peu vécu dans le monde; il connaissait encore moins la femme que les mœurs de la bonne société de son temps, et son imagination improvise souvent dans cette matière difficile à traiter. Dieu merci, il n'est pas un prédécesseur du saint-simonisme; il ne veut pas faire de la femme l'égale de l'homme, en faire une citoyenne : il s'efforce de démontrer que, si elle a des facultés très-élevées, ces facultés ne sont pas celles de l'homme et n'ont pas le même emploi. Mais il revendique pour elle les bénéfices d'une véritable éducation. Or les femmes n'avaient pas plus d'éducation vraie au XVIIIe siècle qu'au XIXe. C'étaient, comme de nos jours, plutôt des instruments de plaisir, en haut de la société, cela s'entend de soi, que des associées de l'homme dans l'accomplissement des différents devoirs sociaux. « Cultiver dans les femmes les facultés de l'homme et négliger celles qui leur sont propres, c'est véritablement, dit Rousseau, travailler à leur préjudice. Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées; mais, prises en tout, elle se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. »

L'auteur d'*Emile* ne veut pas faire des femmes des savantes; mais il leur donnerait volontiers une éducation littéraire, surtout à cause de leurs rapports constants avec l'homme, et afin que le mari et la femme aient des idées communes et ne s'ennuient pas ensemble. Sous le rapport social, la femme, ajoute Rousseau, dépend de l'homme pour la vie physique; en d'autres termes, l'homme est obligé de la nourrir et de l'habiller; elle dépend aussi de ses sentiments; mais d'elle dépendent l'enfance et la première éducation de l'homme. D'elle dépendent encore les mœurs, les passions, les goûts qui règnent, comme, du reste, les plaisirs et le bonheur de la vie domestique.

« Un homme d'esprit, dit M. Villemain, longtemps l'ami du philosophe génevois, prétend qu'ils avaient imaginé ensemble un autre plan d'un roman d'éducation mieux conçu que l'*Emile*, dont il fait quelques bonnes critiques. On ne peut nier que Rousseau, si éloquent et si vrai dans ses considérations sur la première enfance, réussit moins dans la seconde partie. Quoiqu'il répète sans cesse : « Voyez comme mon élève est supérieur aux » vôtres! » le rapport entre le résultat et les moyens ne paraît pas aux yeux du lecteur. Rousseau promène beaucoup son élève, et cela est excellent; mais les qualités morales qu'il lui suppose, on ne voit pas comment il les fait naître en lui. Il attaque mieux les méthodes ordinaires qu'il ne prouve la bonté de la sienne. Cette méthode est-elle en effet que l'élève invente la science au lieu de l'apprendre? Il n'en est pas de moins raisonnable, ni au fond de moins possible; car on voit toujours le maître qui souffle la leçon, qu'elle vienne des choses ou des personnes, d'une promenade où l'on s'égare faute de savoir s'orienter, ou du jardinier Chabert dissertant sur la propriété.

» Ici même, disons-le, se trahit un grand défaut dans le système de l'auteur : c'est l'artifice de cette éducation si naturelle, ce sont les rôles distribués, les personnages apostés pour y concourir. Rousseau ne veut pas que son élève étudie dans les livres, qui sont menteurs; il ne lui permet que *Robinson*, livre admirable, il est vrai; mais que penser de toutes les petites scènes dramatiques qu'il arrange à l'usage de cet élève et qui sont encore moins vraies que les livres? Que penser de ces détours, de ces leçons indirectes, par exemple de ce charlatan de village si habile et si bien disant qui est employé pour donner à Emile une leçon de physique et de modestie? Ne sait-on pas que les enfants ont un merveilleux instinct pour démêler les petites ruses qu'on leur fait et voir si l'on agit sérieusement avec eux? Quand ils surprennent l'artifice, c'est bien alors que l'éducation est perdue, et Rousseau dans son plan est toujours à côté de ce danger. »

M. Villemain admire au surplus l'entreprise de Rousseau considérée dans son ensemble. « Où retentissait alors, dit-il, un pareil langage? où trouver cette éloquence qui touche et qui convertit? Dans la chaire chrétienne? Elle ne savait, elle n'osait plus parler des grands sujets; elle prêchait sur l'*affabilité*, sur l'*égalité humaine*, sur l'*amour de l'ordre*. Elle tâchait de se faire pardonner sa mission par une sorte de complaisance mondaine. L'orateur religieux du temps, ce fut Rousseau. Dans cette société charmante, tantôt séduite par un scepticisme épicurien et moqueur, et tantôt ébranlée par une incrédulité dogmatique, tantôt maladroitement aigrie par des retours d'intolérance sans foi, il élève une voix éloquente qui rétablit avec empire les vérités primitives, obscurcies ou contestées autour de lui. Cet homme, quelques années auparavant timide et presque flatteur dans le salon du baron d'Holbach, le voilà qui seul accuse et instruit la philosophie de son temps par la voix de son *Vicaire savoyard*. »

Pour rendre notre étude aussi complète que possible, nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs l'opinion des divers critiques qui se sont occupés de l'œuvre la plus parfaite de Jean-Jacques Rousseau.

« *Emile*, dit M. Villemain, est le monument de Rousseau, son œuvre de génie, sa création éloquente. *Emile* a fait partie de l'influence politique de Rousseau; et les doctrines de cet ouvrage sont entrées pour beaucoup dans l'esprit de rénovation sociale qui s'est mêlé parmi nous à la réforme politique. Qu'on le blâme ou qu'on l'admire, on ne peut donc trop l'étudier. Sous le rapport de la théorie et de l'art, *Emile* est encore l'ouvrage où Rousseau paraît suivre de plus près ce divin Platon auquel on le compare, mais dont il n'a pas l'atticisme et les grâces. Le sujet du livre, quoique vulgaire, était grand : l'éducation de l'homme. Les opinions de l'auteur étaient à leur plus haut point de maturité : haine des philosophes et des intolérants, morale spiritualiste, déisme presque chrétien. La forme du livre, sans être irréprochable, était heureusement mêlée de réflexions, de scènes dramatiques et de récits personnels. Ce n'est pas que, là comme ailleurs, Rousseau ne soit souvent imitateur; mais c'est là qu'il a répandu le plus d'idées neuves, et le mieux orné les idées des autres; c'est là qu'il la produit avec le plus d'éclat et de pureté, cette passion qu'il avait dans l'âme, en l'appliquant, non pas à des choses passionnées d'elles-mêmes, mais à des choses utiles, longtemps frappées de froideur et d'ennui. Avait-on jusque-là porté l'intérêt et le charme sur les soins dus à la première enfance? Avait-on trouvé des expressions impérieuses et touchantes pour persuader aux mères de nourrir leurs enfants? Avait-on fait verser des larmes de sympathie sur un jeune homme de quinze ou seize ans, et employé pour parler à son cœur la plus haute éloquence? Cette manière de concevoir et de sentir l'éducation était chose nouvelle : c'était l'œuvre même du génie. »

« L'éducation proposée par Rousseau, a écrit M. de Barante, a l'inconvénient de placer l'enfant dans un ensemble de circonstances factices, arrangées autour de lui pour produire un effet calculé. Cette méthode de jouer la comédie avec les enfants, pour leur enseigner comment on doit se conduire dans la vie, qui est toute réelle, a été adoptée par les nombreux instituteurs qu'a vus éclore la fin de ce siècle... Rousseau, en mettant ainsi l'éducation en scènes arrangées, montre souvent combien il avait mal observé le premier âge. Il tombe dans de grossières erreurs sur la marche progressive des idées et des sentiments dans les enfants. Mais n'est-il pas juste qu'un père tel que Rousseau méconnût l'enfance?... Une chose qui n'a pas été assez remarquée, c'est que Rousseau, dans l'*Emile*, a fondé toute la morale sur la considération de l'intérêt personnel d'une façon peut-être encore plus spéciale qu'Helvétius. On pouvait s'y attendre de la part d'un homme qui a toujours manqué de bienveillance pour ses semblables; mais il est singulier qu'ayant, pour arriver à ce résultat, employé la métaphysique du XVIIIe siècle, il ait, dans la célèbre profession de foi, usé avec la plus noble éloquence de la philosophie cartésienne, qui seule en effet pouvait le conduire directement aux croyances religieuses. On est aussi surpris de le voir remonter d'abord, par un essor sublime, jusqu'à la connaissance de Dieu, et puis partir de là pour rejeter les religions positives et les cultes. Mais une telle marche est conforme à toute la philosophie de Rousseau... »

« L'*Emile*, dit à son tour M. H. Martin, malgré les objections que soulèvent certaines de ses parties, est peut-être la plus profonde étude qui existe dans notre langue et dans aucune langue moderne sur la nature humaine : il est certainement le livre qui fait le plus penser, lors même que l'auteur ne pense pas juste. Quel génie n'a-t-il pas fallu pour arriver à de telles conclusions en partant du début impossible des deux *Discours*, et pour faire du paradoxe la route de la sagesse! On peut dire, sans exagération, que ce livre a été une arche de salut lancée par la Providence sur les flots du scepticisme et du matérialisme, et qu'il a recueilli tous les sentiments essentiels, tous les principes fondamentaux de la vie morale près de s'abîmer. Qu'on suppose Rousseau de moins dans le XVIIIe siècle, et qu'on se demande sérieusement, sincèrement, où aurait abouti la marche de l'esprit humain! »

Injuste peut-être à l'égard du philosophe ou du réformateur, M. de Lamartine tressaille, comme Voltaire, aux accents de cette invocation que l'on appelle la *Profession de foi du vicaire savoyard :*

« Le premier de ses ridicules, c'est d'écrire, pour l'éducation universelle d'un peuple qui ne vit que de travail et de pauvreté, un livre qui suppose dans la famille et dans l'enfant qu'on élève une opulence de sybarite ou des délicatesses de Lucullus, des palais, des jardins, des serviteurs de toutes sortes, des gouverneurs mercenaires attachés par des salaires sans mesure aux pas de chaque enfant, des voyages lointains à grands frais avec le luxe d'un fils de prince, voyages d'Alcibiade avec un Socrate à droite et un Platon à gauche de l'élève. Absurdités inexplicables, à moins d'avoir, comme le fils de Philippe, Aristote pour maître, la Macédoine pour héritage et le monde pour théâtre de ses vices ou de ses vertus! Les élèves de Rousseau dans l'*Emile* seront donc un peuple de rois!... Une seule page de ce livre est d'un philosophe, d'un poëte et d'un sage; c'est celle où, au commencement d'un chapitre, véritable vestibule d'un Panthéon moderne, Rousseau décrit l'horizon, la vie, la pensée d'un pauvre prêtre chrétien enseignant à un village, où il est exilé, le culte et la charité d'une communion universelle. C'est ce qu'on appelle la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

» Note de religion universelle, en effet, religion des sens et de l'âme qui ne froisse aucun dogme national, qui ne retranche aucune vertu humaine, mais qui embrasse et illumine tous les dogmes sincères et toutes les vertus naturelles dans une atmosphère de vie, de chaleur et de piété, semblable au rejaillissement d'un même soleil sur la coupole d'Athènes, sur la cathédrale de Sainte-Sophie et sur les mosquées d'Arabie dans cet Orient plein de Dieu!

» Cette page de l'*Emile* est ce qu'il y a certainement de mieux pensé, de mieux senti, de mieux écrit dans toutes les œuvres de J.-J. Rousseau... »

Lord Brougham rapporte, dans son ouvrage sur les littérateurs et les savants du XVIIIe siècle, une anecdote dont il garantit l'authenticité, et qui montre la profonde influence exercée par cette page de l'*Emile* sur les dispositions religieuses de Voltaire, s'écriant : « Dieu puissant, je crois! »

La Harpe parle trop brièvement, mais sans parti pris, de l'*Emile :* « Il ne faut pas regarder *Emile* comme un roman; mais la forme romanesque que l'auteur a donnée à un ouvrage dont l'objet est si sérieux n'a point nui à son utilité et à son mérite, et y a même ajouté beaucoup. Emile et Sophie donnent de l'intérêt et du charme aux leçons de leur instituteur. Ce n'est pas que son système total d'éducation soit admissible; c'est un excès en théorie et en pratique, comme presque toutes les idées générales du même écrivain sont des excès en spéculation. Mais il y joint une foule de vérités particulières et d'idées lumineuses qui n'ont pas été perdues pour notre siècle. S'il a emprunté les idées de Locke sur l'enfance, l'orateur génevois a persuadé ce que le philosophe anglais n'avait fait qu'indiquer. Enfin il a obtenu un des succès les plus flatteurs pour tout homme qui prétend à la gloire de faire le bien : il a opéré une révolution dans une partie très-importante des mœurs publiques, l'éducation... » La Harpe dit encore ailleurs : « C'est là surtout, en mettant à part ce que le christianisme peut y trouver de répréhensible, qu'il a mis le plus de véritable éloquence et de bonne philosophie. Ce n'est pas que son système d'éducation soit praticable en tout; mais dans les diverses situations où il place Emile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, et partout la morale est en action et animée de l'intérêt le plus touchant. Son style n'est nulle part plus beau que dans *Emile*. »

La morale de Rousseau est spiritualiste; elle repose sur la conscience de la liberté de l'homme, liberté qui se manifeste directement par l'évidence. Son système tend à établir l'éducation négative comme la meilleure, parce qu'elle prévient les vices, si elle ne donne pas les vertus. Ce système a le tort de claquemurer l'homme en lui-même, dont il sort sans cesse, et de repousser une tradition qui, malgré lui, s'empare du disciple pour l'instruire et le moraliser. La philosophie de Rousseau est spiritualiste; sa morale (celle de ses livres) est chrétienne, et même calviniste. Rejeté de l'enseignement public, l'*Emile* peut servir à l'éducation domestique; il exprime une philosophie, qui est celle de Platon. L'*Emile* en est le monument le plus complet et le plus beau. Ce livre, qu'on a nommé la *Déclaration des droits de l'enfant*, est à la morale religieuse ce que le contrat social était à la politique. Le même esprit y domine et y produit des erreurs analogues. Le principe fondamental de l'ouvrage, ainsi que de toute la morale de Rousseau, c'est que « l'homme est un être naturellement bon; » l'éducation ordinaire le déprave, en substituant à la rectitude originelle de la nature les vices contagieux de la société. Sur ce principe, Rousseau « établit l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt comme la seule bonne. Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. » Il s'agit donc de paralyser autour de l'enfant toute influence étrangère, et de laisser agir en paix sa liberté. Jean-Jacques isole son élève : il veut lui faire inventer les sciences, les arts, la religion, Dieu même, par le seul élan de sa liberté, par l'expansion naturelle et spontanée de son âme. Étrange et merveilleux spectacle que celui d'un homme qui, dans ses orgueilleuses espérances, repoussant toute la tradition, prétend refaire chaque jour l'œuvre des siècles, et donner à l'individu toute la force de l'humanité!...